

Histoire de la philosophie

75 Ludwig Wittgenstein

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Il étudia en Angleterre en 1912 et y passa l'essentiel de sa carrière philosophique, bien qu'il retournât en Autriche pendant une vingtaine d'années. J'aimerais maintenant aborder Wittgenstein, pour revenir à ce que nous disions de Bertrand Russell. Russell, dans la continuité des empiristes du XIXe siècle, notamment John Stuart Mill, et plus particulièrement de la connaissance scientifique empirique objective, telle qu'exprimée par la méthode hypothético-déductive (c'est-à-dire les explications scientifiques), conçoit ses explications comme un système déductif dont les prémisses reposent sur de vastes hypothèses générales.

Ainsi, la méthode hypothético-déductive, qui chez Russell se manifeste par son atomisme logique, consiste à analyser ce que nous sommes censés savoir en ses constituants logiques et à organiser ces constituants en un système déductif, en formulant les hypothèses nécessaires à cet effet. Il s'agit donc de la méthode hypothético-déductive et, bien sûr, de son extension universelle à la méthode scientifique. Et nous avons vu comment cela se présentait chez Russell, puisqu'il souhaitait que cette méthode devienne celle de toute philosophie, de toute connaissance humaine, de toute science.

Autrement dit, ce passage de la philosophie du XIXe siècle à la pensée de Russell au début du XXe siècle représente ce scientisme, comme on l'appelle, qui considère la méthode scientifique comme la seule méthode acceptable pour parvenir à une connaissance fiable. C'est ce scientisme -là qui transparaît chez Wittgenstein, et j'ajouterais le Wittgenstein de la jeunesse, celui du *Tractatus Logico-Philosophicus*.

Le Wittgenstein de la seconde période, représenté par son ouvrage **Recherches philosophiques**, est différent, et nous l'examinerons la semaine prochaine. Mais le Wittgenstein de la première période s'inscrit dans la lignée de Russell à cet égard, tout comme le positivisme logique des années 1930 et 1940. C'est le type de position défendue par A.J. Ayer, bien qu'il nuance quelque peu le recours à la science et à la méthode hypothético-déductive.

Bien, gardez donc ce cadre de réflexion en tête. Permettez-moi de vous présenter brièvement le cadre de Wittgenstein sur lequel je souhaite formuler quelques commentaires, notamment concernant certains passages de son *Tractatus*. Un point intéressant, auquel je vous renverrai dans un instant, est que Russell a rédigé l'introduction du *Tractatus*.

Que cela ait été l'intention de Wittgenstein ou non, l'introduction de Russell semble indiquer que la démarche de Wittgenstein correspond à ce que Russell lui-même

avait envisagé dans ses <i> Atomes logiques</i>. En effet, dans la préface, Russell affirme que le livre s'ouvre sur la relation entre les mots et les choses. Cette relation révèle comment la philosophie traditionnelle naît de l'ignorance et du mauvais usage du langage.

Voilà un thème récurrent chez les positivistes, chez Wittgenstein tant dans sa première que dans sa dernière période, et que Russell partage pleinement. Rappelez-vous le titre de son ouvrage, « Mysticisme et Logique », où il critiquait les idéalistes. Russell poursuit en affirmant que, du fait du mauvais usage du langage, nous avons besoin d'un langage idéal.

Non pas une langue réelle, ni aucune langue ordinaire, mais une langue idéale, une langue où chaque nom, chaque appellation, renvoie à un seul fait, de sorte qu'aucun mot ne puisse jamais désigner deux choses différentes. Éliminer l'ambiguïté. Éliminer la double référence.

Éliminer les connotations trompeuses. Un langage strictement logique, où les faits élémentaires sont décrits de la même manière par des propositions élémentaires. Vous vous souvenez de la position de Russell à ce sujet.

Russell affirme maintenant que c'est ce que fait Wittgenstein. Voyons voir. Wittgenstein lui-même déclare, dans sa préface, que le livre est ce que Wittgenstein dit.

Ce livre traite des problèmes de la philosophie. Vous aurez peut-être du mal à les cerner à la lecture, mais l'auteur affirme qu'il aborde les problèmes de la philosophie et démontre que leur origine réside dans une mauvaise compréhension de la logique de notre langage. La logique de notre langage.

Que signifie pour lui la logique du langage ? Il ne s'agit évidemment pas de syllogismes déductifs, car ce n'est pas la logique du langage. Il ne s'agit pas non plus de raisonnement inductif.

Il ne s'agit pas de la logique du langage. Il fait référence à la structure logique du langage, à sa forme logique.

La forme sujet-prédicat, en particulier. Une proposition de cette forme affirme des faits. D'accord ? Elle affirme des faits.

Les mots, qui sont des signes, des noms, n'affirment rien nécessairement. Si j'entrais dans une pièce et disais simplement « marron », « maison », et quelques autres mots isolés, vous me prendriez pour un fou, car je n'affirmerais rien. Je n'énoncerais pas de faits.

Je ne fais que constater des faits. Je n'énonce pas de faits. Mais certainement pas dans ce contexte.

Il affirme donc que si les problèmes de la philosophie sont mal compris, voire contestés, c'est parce que la logique du langage, son usage logique, est mal compris. L'essence même de cet ouvrage se résume ainsi en ces mots, auxquels il revient à la dernière page : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement.

Ce dont on ne peut parler clairement, il faut le taire. Autrement dit, il faut agir ou se taire. L'objectif de ce livre est donc de cerner les limites du langage et de nous montrer comment il s'exprime.

C'est un livre sur la logique du langage. Maintenant, en gardant cela à l'esprit, je pense que vous devriez pouvoir comprendre le plan que je vous ai fourni. Les chiffres de la colonne de gauche correspondent à la numérotation des paragraphes dans le texte.

Sa première affirmation est donc 1. La suivante est 1.1. La personne qui a tapé le texte a écrit 1-1 au lieu de 1.1. Il s'agit d'un malentendu, ce qui n'est pas surprenant vu le format inhabituel. Parfois, on trouve un paragraphe entier associé à un tel numéro, parfois une simple phrase. Cela semble refléter la manière dont cet homme écrivait et enseignait.

On raconte qu'il réduisait le nombre d'inscrits à ses cours pour n'en retenir qu'une demi-douzaine. Ils se réunissaient ensuite dans ses appartements à Cambridge, où les professeurs disposent de leurs propres logements.

Il avait pour habitude de s'asseoir à califourchon sur une chaise à dossier rigide, les bras posés sur le dossier, plongé dans ses pensées. Il prononçait une phrase et attendait des participants qu'ils poursuivent la discussion, souvent après de longs silences, le temps que quelqu'un comme David prenne la parole. On raconte toutes sortes d'histoires sur ce personnage mystérieux et sa façon de faire. Mais remarquez ce qu'il dit.

C'est tout à fait exact. Le monde est la totalité des faits, et non des choses. Voilà une distinction nouvelle.

Entre faits et choses, que veut-il dire ? Un fait, c'est l'existence d'un état de choses. D'accord ? Donc, un fait est généralement complexe. Il peut même exister des faits moléculaires.

Il peut exister des faits atomiques. Il y a Russell. D'accord ? Il peut exister des faits moléculaires.

Il peut exister des faits atomiques. Un fait est l'existence d'états de choses. Les états de choses sont des combinaisons d'objets ou de choses.

Les choses ne sont donc que des composantes d'états de choses. Remarquez ce qui se passe : son argument est que les mots nomment les choses.

D'accord ? Les mots désignent des choses. Ces mots désignent des choses. Les mots sont des constituants d'états de choses.

Ce sont des faits qui sont des états de choses. Or, ce qui est pertinent dans la confusion du langage, c'est qu'un seul mot peut désigner plusieurs choses différentes. Un de ses exemples est : « vert » est vert.

Et il précise que le premier élément vert représente un homme. Appelons-le William Green. Le second élément vert représente une propriété.

Il est jaloux. D'accord ? Ou alors, il aurait pu dire, je suppose, que « vert » est le nom d'une cour intérieure sur le campus universitaire. Ou encore celui des prairies verdoyantes qui bordent la rivière Cam à Cambridge.

Le vert. Et peut-être qu'au printemps, quelqu'un dira que le vert est vert. Nom d'un lieu.

Et une notion de qualité. Mais il s'agit simplement pour lui d'illustrer le fait que les mots peuvent désigner des choses différentes. Un même mot pour des choses différentes.

Ambiguïté. Confusion. Des problèmes philosophiques découlent de cet usage confus du langage.

Il poursuit, mais nous interprétons l'image par nous-mêmes. Oui. Nous imaginons le vert comme étant vert de jalousie.

Ou alors, on imagine le parc de Cambridge comme étant vert. Je me souviens d'y avoir marché. Il est vert.

Très verdoyant. Luxuriant. Juste au bord d'une rivière.

Juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale, j'étais en poste dans une base juste à l'extérieur de Cambridge. On y allait pendant nos jours de congé et on flânait dans l'université. Donc, d'accord.

Nous nous représentons les faits. Nous le faisons mentalement. Nous nous représentons les faits.

Une image , c'est-à-dire un état mental, l'image. Cette image, cet état mental, est un modèle de la réalité. C'est un modèle mental.

D'accord. Mais sur l'image, il y a des éléments qui représentent des objets, des choses. Alors, que se passe-t-il sur l'image ? Eh bien, l'image que nous avons est composée de choses ou d'objets représentés par les éléments qui la composent, grâce auxquels nous nous représentons les faits.

D'accord. La représentation mentale d'un fait, qui est un état de choses , est composée d'éléments désignés par des mots correspondant aux constituants de cet état de choses. Il faut donc établir ces correspondances.

Vous voyez les énoncés atomiques de Russell, des propositions atomiques correspondant à des états de choses atomiques, et la correspondance univoque entre les éléments de l'un et ceux de l'autre, tout au long du processus. Mais outre le fait que cette image soit un modèle mental (deux, un, quatre, un), l'image elle-même est un état de choses , un fait. Oui, avoir cette image en tête est un état de choses présent.

L'image elle-même est un fait. Il doit donc y avoir une similitude entre l'image et ce qu'elle représente. Oui, il doit y avoir une correspondance entre l'image et ce qu'elle représente.

D'accord. L'image mentale est peut-être composée de mots, mais l' état de choses auquel elle se réfère n'est pas composé de mots. Quel type d'identité existe-t-il entre l'image mentale et l' état de choses objectif ? Vous voyez ? Ce n'est pas qu'ils soient tous deux composés de mots.

Ah, c'est la forme logique. Il nous faut une forme logique du langage qui soit identique à la forme logique des états objectifs de choses. D'accord ? Donc, le troisième point, une représentation logique des faits, est une pensée.

Et la représentation logique est comparable à une proposition. Une proposition exprime une pensée perceptible par les sens. En effet, une proposition peut être entendue, lue, qu'il s'agisse d'une proposition simple ou complexe se référant à des faits atomiques ou moléculaires, selon le cas .

Donc, deux choses à propos de ce premier segment. Vous voyez comment il utilise l'analyse logique de Russell, l'atomisme logique. Voilà le premier point.

La seconde, connue sous le nom de théorie picturale de la signification chez Wittgenstein, postule que les représentations mentales, les pensées, sont des images correspondant à des états de choses. Or, si l'on s'interroge un instant sur la nature de

la signification, la nature de la pensée, la nature même de la signification, on constate que celle-ci peut être simplement dénotationnelle, ce que la logique appelle l'extension, l'extension logique d'un nom.

Que désigne-t-il ? Quels sont les éléments particuliers, uniques ou multiples, auxquels il se réfère, auxquels il s'étend ? En somme, il met l'accent presque exclusivement sur le sens dénotationnel, le sens extensionnel du langage. Et puisque les états de choses semblent être des objets empiriques, cela devient une théorie empiriste du sens. Son antécédent se trouve, bien sûr, chez John Stuart Mill : à quoi le mot « matière » se réfère-t-il empiriquement ? À la possibilité permanente des sensations.

À quoi se réfère empiriquement le mot « esprit » ? À la possibilité permanente de réflexions, à la théorie empiriste de la signification. La théorie énoncée par David Hume à propos de tous les faits, énoncés, intéressants, le même mot, fait, fait. Qu'est-ce qu'un fait, un fait avéré, un état de choses ? Eh bien, si vous ne pouvez pas, alors, selon Hume, traduire ce langage philosophique dans le langage des faits empiriques, des énoncés factuels, cela n'a aucun sens.

Vous souvenez-vous, à la fin de son enquête, de l'avoir jetée aux flammes ? Organisons ce grand autodafé de fadaises métaphysiques dénuées de sens. Ainsi, chez Wittgenstein, on retrouve la théorie empiriste de la signification, la même que chez Hume, mais il s'agit de la même théorie empiriste, la même que chez Mill, traduite dans le langage de l'atomisme logique de Russell et réaffirmée dans les premiers écrits de Wittgenstein. Et c'est précisément cette théorie empiriste de la signification qui, dans le positivisme logique d'Engel, se traduit par le principe de vérifiabilité.

J'ai noté ici le principe de vérifiabilité du sens. Vous devriez lire Ayer maintenant ; certains d'entre vous ont peut-être déjà commencé. Le premier chapitre de son ouvrage **Langage, vérité et logique** s'intitule « L'élimination de la métaphysique ».

Sur quelle base ? La théorie empiriste du sens. Grâce à Russell et à certains de ses homologues continentaux, Wittgenstein, et à la tradition de Mill et de David Hume, la métaphysique a été éliminée. Le courant anti-métaphysique de l'empirisme du XIXe siècle se retrouve ainsi dans le positivisme du XXe siècle.

Est-ce clair ? La théorie de l'interprétation visuelle ? Très bien, reprenons la deuxième partie ensemble. Signes et symboles. Peut-être avez-vous l'habitude d'utiliser les deux termes indifféremment.

Il ne le pense pas. Et beaucoup de sémanticiens ne le pensent pas non plus. Un mot est un signe.

D'accord, un mot est un signe. Un même signe peut être commun à deux symboles différents. En effet, un mot peut symboliser, il peut servir à symboliser différentes choses.

Le mot « vert », ce son, pourrait symboliser Bill Green, et je n'ai pas inventé ce nom. Il se trouve que je connais un Bill Green, voyez-vous. Cela peut symboliser le vert .

Il peut servir à symboliser l'envie . Et bien sûr, il peut aussi symboliser une couleur. Ainsi, un même signe peut être commun à plusieurs symboles.

C'est ainsi que naissent aisément les confusions les plus fondamentales. La philosophie, dit-il entre parenthèses, en est pleine. Oui.

En avançant un peu, nous aborderons le problème corps-esprit. Dans son ouvrage sur le concept d'esprit, il suggère que c'est simplement par une mauvaise compréhension de la logique du langage que le mot « esprit » en est venu à désigner une entité, une partie immatérielle de l'être humain. Or, la logique du langage, correctement comprise, est telle que l'esprit se réfère simplement à certaines fonctions cérébrales.

Vous voyez. C'est ainsi que la confusion s'installe facilement. Pour éviter de telles erreurs, il ne faut pas utiliser le même signe pour des symboles différents.

C'est évident. Ce qu'il nous faut, c'est une langue des signes régie par une syntaxe logique. La langue idéale de Russell.

Oui. Pour faire de la philosophie avec précision, il nous faut la logique symbolique. Voyez-vous, c'est ce genre de choses qui a donné naissance à l'industrie de la logique symbolique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Et puis, la plupart des propositions et questions que l'on trouve dans les ouvrages philosophiques ne sont pas fausses ; elles sont simplement absurdes. Elles n'ont ni sens ni signification. Voyez-vous ?

Par « sens », il entend le référent d'un mot. Le mot « vert » peut désigner diverses choses. Ainsi, un usage absurde du langage est un usage qui n'a aucun référent empirique.

Ainsi, lorsqu'en positivisme logique on affirme que la métaphysique, le langage métaphysique, sont dénués de sens, ou que tout ce qui ne satisfait pas au critère d'approbation mais de vérifiabilité du sens est dénué de sens, on dit en réalité que cela n'a pas de référent. Cela n'a pas de référent empirique. Rien de ce à quoi cela se réfère n'est de nature empirique.

Dès lors, si la plupart des propositions et des questions philosophiques sont absurdes, quel rôle reste-t-il à la philosophie, sinon celui de se taire ? La réponse est 4031. La philosophie est cette critique du langage. Elle analyse les usages du langage afin de déterminer s'ils ont une signification empirique, s'ils ont un sens quelconque.

Si elles ne le sont pas, alors qualifiez-les ainsi. Oubliez-les. Si elles le sont, alors leur véracité ou leur fausseté peut être déterminée par les sciences empiriques appropriées.

La philosophie n'a pas pour vocation de déterminer la vérité de quoi que ce soit. Si toute signification est empirique, alors la vérité des propositions relève des sciences, et non de la philosophie. La philosophie devient alors, en quelque sorte, le standard de la logique du langage, recevant les appels du type : « Pouvez-vous m'aider avec ce sujet complexe ? » et les acheminant vers les différentes disciplines scientifiques.

La fonction de la philosophie est simplement la logique, la logique du langage. Et il s'ensuit que la totalité des propositions vraies constitue l'ensemble des sciences naturelles. Rappelez-vous que j'ai utilisé le terme scientisme en introduisant ce point.

Qu'est-ce que le scientisme ? C'est l'idée que seul le savoir scientifique est valable. Seules les connaissances obtenues par la méthode scientifique peuvent être vérifiées par cette même méthode et sont donc dignes d'intérêt et acceptables. Il s'agit d'un exclusivisme scientifique, manifestement prôné par les empiristes du XIXe siècle, notamment par le jeune Wittgenstein, et par les positivistes logiques.

D'accord ? Mais, pour rappel, la philosophie n'est pas une science naturelle. Elle vise à clarifier la pensée par la logique. Ce n'est pas un ensemble de doctrines, mais une démarche.

Dans cette dernière phrase, vous pouvez utiliser le trait de soulignement, etc. Ainsi, selon Wittgenstein, il ne faut plus parler de la philosophie de quelqu'un comme s'il s'agissait d'un ensemble de doctrines. Ne parlez pas de la philosophie de Hegel comme d'un ensemble de doctrines.

Vous voyez ? Vous parlez plutôt de gens qui font de la philosophie. Cette expression a été popularisée par Wittgenstein, mais elle s'est répandue bien au-delà de ses seuls partisans. Vous nous entendez sans doute souvent, dans ce département, vous dire : « Allez, faites de la philosophie ! Ne vous contentez pas d'en parler de seconde main. »

Essayez de comprendre son raisonnement et de philosopher vous-même. La philosophie est une activité d'analyse, quoi qu'il en soit d'autre. C'est au moins cela.

En résumé, son argument est que les propositions philosophiques ne rendent pas compte de la réalité. Seule la science le fait. La science ne peut nous renseigner que sur ce qui peut être compris et exprimé de manière empiriquement vérifiable.

La science ne peut donc aborder les questions métaphysiques et religieuses que par des moyens purement empiriques. Et il affirme que, dans ce cas, tout ce qui peut être pensé peut l'être clairement. Quant à ce qui ne peut être pensé clairement, nous devons garder le silence .

Très bien. Permettez-moi d'ajouter quelques précisions pour illustrer son approche. Dans la mesure où il défend l'empirisme scientifique, il soulève également le problème : il se heurtera inévitablement au problème de l'induction.

L'uniformité de la nature est le problème. Tout raisonnement inductif repose sur l'affirmation de cette uniformité. Voici ce qu'il en dit.

La prétendue loi de l'induction ne saurait être une loi de la logique, puisqu'il s'agit manifestement d'une proposition qui a un sens. Une proposition qui a un sens est une proposition qui se réfère à des données empiriques. La loi de l'induction, l'uniformité de la nature, se réfère à l'uniformité des données empiriques.

Ce n'est donc pas une loi de la logique. D'accord. Et la loi de causalité, qui sous-tend la loi d'induction en philosophie traditionnelle ? La loi de causalité n'est pas une loi, mais seulement la forme d'une loi.

La loi de causalité est un terme général. En mécanique, on parle de principes minimaux et de lois causales. En physique, on parle de lois causales.

Il n'existe pas de loi de causalité générale. Elle n'est que la forme vide à laquelle participent des lois causales particulières . Il s'agit donc de mettre l'accent sur la structure logique de ces lois.

Voyons voir. Un peu plus loin. La procédure d'induction n'a aucune justification logique.

Voilà du David Hume tout craché. Mais seulement une justification psychologique. Du David Hume tout craché.

Vous voyez ? Oui, la justification psychologique réside dans cette croyance, ancrée dans la psychologie, en la causalité, grâce aux conjonctions constantes qui conditionnent nos attentes. Dès lors, aucune contrainte n'impose qu'une chose se produise parce qu'une autre s'est produite. Il n'y a pas de nécessité causale.

La seule nécessité qui existe est la nécessité logique. Par exemple, A ne peut être non-A. La nécessité causale n'existe pas.

Ainsi, toute la conception moderne du monde repose sur l'illusion que les prétendues lois de la nature expliquent les phénomènes naturels. Or, les lois de la nature n'expliquent pas les phénomènes naturels. Les lois de la nature ne sont pas des lois.

Elles ne sont absolument pas nécessaires. Et les valeurs ? Les valeurs morales ? Bon. Voici ce qu'il dit à propos des valeurs morales.

Dans le monde , c'est-à-dire le monde des faits, des faits empiriques, dans le monde, tout est comme il est. Tout arrive comme il arrive. Dans ce monde, aucune valeur n'existe.

Dans le monde, tout se déroule comme il se déroule, car la valeur n'est pas un fait empirique. Elle n'est pas observable empiriquement. Si une valeur existe réellement, elle se situe nécessairement en dehors de la sphère d'action du monde.

D'accord ? La valeur serait forcément extérieure au monde. Elle doit se situer en dehors de celui-ci. Il est donc impossible qu'il existe des propositions éthiques.

Qu'est-ce qu'une proposition ? Un énoncé concernant des états de choses. Des faits. Des faits empiriques.

Il n'existe donc pas de propositions éthiques. Les propositions ne peuvent exprimer rien qui soit supérieur aux faits. Il est donc clair que l'éthique ne peut être formulée par des mots.

Qu'est-ce qu'une loi éthique de la forme « tu dois » ? Lorsqu'une telle loi est énoncée, la première question qui vient à l'esprit est : « Et si je ne le fais pas ? » Tu dois, et si je ne le fais pas ? Il est clair que l'éthique n'a rien à voir avec la punition et la récompense au sens habituel du terme. Notre question porte donc sur les conséquences d'une action, et elle est sans importance.

Ces conséquences ne devraient pas être de simples événements. Car la question que nous posons recèle forcément quelque chose. Il doit exister une forme de récompense et de punition éthique inhérente à l'action elle-même.

Alors, quelle est la fonction du langage éthique ? Wittgenstein ne nous le dit pas explicitement. Le positiviste logique affirmera que le langage éthique est purement émotionnel. Dire « tu ne voleras point » revient simplement à exprimer des émotions face au comportement de certaines personnes , à déverser son venin, à ressentir quelque chose, et non à énoncer des faits.

Il n'existe pas de faits éthiques à consigner dans des propositions. Ceci nous amène à la théorie émotiviste de l'éthique, que nous allons découvrir chez Wittgenstein. Vous remarquerez qu'il consacre un chapitre à l'éthique et à l'esthétique.

Et enfin, une ou deux dernières choses. La mort. La mort, dit-il, n'est pas un événement de la vie.

Nous ne vivons pas pour faire l'expérience de la mort. Il n'existe donc aucune connaissance empirique de la mort. Notre vie est sans fin, tout comme notre champ de vision est illimité.

Rien ne garantit l'immortalité temporelle de l'âme humaine ni la survie après la mort. Est-ce une fatalité, ou bien ma survie résout-elle une énigme ? Dans ce cas, la solution de l'énigme de la vie se trouverait hors de la vie elle-même, hors de l'espace et du temps, hors de leurs contradictions.

Non, mais plutôt, la solution au problème de la vie et à son sens réside dans la disparition du problème, car avec la mort il disparaît. Pas de vie, pas de problème. Bon, alors, pour finir.

Voici la conclusion. La méthode correcte en philosophie doit être la suivante : ne rien dire d'autre que ce qui peut être dit, c'est-à-dire les propositions des sciences naturelles, et ensuite tout ce que quelqu'un d'autre a voulu dire pour démontrer qu'un autre n'a pas su donner un sens à certains signes de son langage.

Ce que nous ne pouvons aborder dans les propositions empiriques, nous devons l'omettre en science. Fin du livre. Vous me suivez ? Très bien.

C'est très similaire à ce que pense Russell à ce stade, absolument identique, sauf que, de par sa formulation, cela nous rapproche considérablement du positivisme logique. Vraiment beaucoup. Des questions, des commentaires ? John ? Non.

Oui. Ce qu'il veut vraiment dire, je crois, au fond, c'est que le problème du sens de la vie est un problème empiriquement dénué de sens. Un problème qui a du sens est un problème qui pose des questions factuelles.

Il ne s'agit pas ici de poser des questions factuelles. Quel est le sens de la vie ? Si l'on affirme que le sens de la vie réside dans l'existence d'une vie après la mort où tout s'éclaire, ou quelque chose de ce genre, alors on sous-entend que le sens de la vie est extérieur à la vie elle-même. Comment, dès lors, répondre à cette question de manière empirique ? Il est intéressant d'observer comment d'autres empiristes ont abordé cette question soulevée.

Un débat opposa deux positivistes logiques, Rudolf Carnap et Moritz Schlich. Il me semble que ce débat eut lieu dans le *British Journal of Philosophy of Science* dans les années 1920, et que Schlich y affirmait que toute discussion sur l'immortalité d'un état futur était empiriquement dénuée de sens. Carnap, quant à lui, soutenait qu'elle ne pourrait avoir de sens empirique que si l'on disposait par la suite de données empiriques.

Vous voyez, John Hick, le philosophe britannique des religions, à un moment donné de sa réflexion – et il a traversé différentes phases, il en est maintenant à une phase très différente –, lorsqu'il abordait le sens du langage religieux en termes empiristes, il parlait de vérification eschatologique. Carnap semblait affirmer que la croyance en l'immortalité pouvait faire l'objet d'une vérification eschatologique, et qu'elle avait donc un sens empirique.

Eh bien, Hick voulait dire que la foi chrétienne, en tant que telle, est susceptible de vérification eschatologique, de sorte qu'au dernier jour, Jean, tu puisses dire à quelqu'un : « Je te l'avais bien dit ! » Oui, donc si l'on adopte une définition élargie de l'empirique, alors l'expérience future pourrait, en principe, être prise en compte. D'accord.

Aborde-t-il l'esthétique ? En parle-t-il beaucoup ? Oui. Pensez-vous que cela le poussera à s'y opposer ? Il en parle, mais j'ignore ce qu'il dit précisément sur l'esthétique. Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui a suivi le séminaire Wittgenstein et qui s'est intéressé à l'esthétique ? Vous vous y êtes aventuré, n'est-ce pas ? Que dit-il sur l'esthétique ? Pourriez-vous m'éclairer ? Il existe un recueil récent de fragments de ses écrits qui contient des commentaires sur l'esthétique.

Je ne l'ai pas lu. Moi non plus. Je ne crois pas que nous ayons abordé quoi que ce soit de ses premiers travaux. Ce serait plutôt dans ses œuvres plus récentes, lorsqu'il utilise un langage courant moins scientifique.

Donc, avant, ce n'était pas vraiment un problème. D'accord. Oui, je vais dire ceci à propos de son œuvre plus récente.

Ce qu'il a fait dans ses premiers travaux, il le remet en question par la suite. Le *Tractatus* a été publié en 1921. En 1929, il a quitté Cambridge et abandonné la philosophie.

Il ne revint qu'à partir des années 40. En 1945, il publia les *Recherches philosophiques*. Dans cet ouvrage, il affirme que la théorie picturale de la signification n'a pas de signification claire.

Ce commentaire a donné lieu à la critique de l'autoréférentialité de la théorie de la vérifiabilité. Autrement dit, pour qu'une proposition soit vérifiable, elle doit être

empiriquement accessible, or la théorie de la vérifiabilité du sens ne l'est pas. Elle n'est donc pas vérifiable.

Et c'est l'une des raisons qui ont conduit à la chute du positivisme logique. Il a également suggéré que le rêve de Russell de propositions atomiques, d'unités de pensée indivisibles, est trop vague. Il n'existe aucun critère clair définissant une proposition atomique.

Et la notion de langage idéal est trop artificielle. Il dit que des choses comme le langage logique et le langage symbolique sont comme des exercices de marche au pas pour les soldats. Parfaits pour enseigner la discipline logique, mais inutilisables sur le champ de bataille.

C'est alors qu'il abandonna ce scientisme, qui consistait à réduire tout discours significatif au seul discours scientifique, et qu'il commença à parler de jeux de langage. Autrement dit, de la variété des fonctions langagières dont le langage scientifique n'est qu'une parmi d'autres. Et je comprends que Ryan veut dire que le langage esthétique pourrait être appréhendé de cette manière.